

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque sur les bords du Rhin

Texier, Edmond

Paris, 1858

Chapitre XXI

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

CHAPITRE XXI.

Cologne. — Le Rhin superbe. — Les Farina. — La Société chorale. — Une visite au Dom. — Le rôle du diable au moyen âge. — Un personnage surfait. — Le granit du roi de Wurtemberg. — La vue du haut du Dom. — Physionomie de la ville. — La Hanse. — Prospérité commerciale des cités du Rhin. — Histoire de Cologne. — La cathédrale. — L'hôtel de ville. — Les maisons gothiques.

Le premier spectacle à contempler en arrivant à Cologne par la Belgique, c'est le Rhin. Il ne faut pas, comme à Strasbourg, aller le chercher à une lieue : il est là, devant vous, fier et superbe, sillonné par des bateaux à vapeur et par des trains de bois qui descendent à Rotterdam, emportant toute une population. Sur le quai, encombré de tonneaux, de marchandises et d'échoppes ; sur le pont de bateaux qui relie Cologne à Deutz, on est poursuivi par des cicerone germaniques qui savent juste assez de français pour vous demander si vous avez besoin d'un guide. Le guide est une superfétation dans une ville bordée par un fleuve. La corde du fleuve est le meilleur guide pour se diriger dans l'arc de la ville. Je remontai dans la rue du Rhin, qui ressemble tout à fait à la rue du Grand-Pont de Rouen et où se trouvent tous les marchands d'eau de toilette, les Farina. Ils s'appellent tous Farina. Je me dirigeai vers la cathédrale, qui porte toujours à son sommet inachevé la grande grue symbolique.

J'étais désireux de voir les travaux accomplis depuis trois ans que je n'étais venu à Cologne. Hélas ! cinq cents ouvriers travaillent tous les jours, ils sont là, dans leurs chantiers, sculptant et équarissant la pierre, et cependant il semble que l'œuvre n'avance pas. Quand la nef et le transept monteront-ils jusqu'à la hauteur de l'abside ?



Remarque très délicate et ac.

Imp. P. Charbonnier, rue de la Harpe, n. 10.

COLOGNE.



BLB

CHAPITRE XXI.

Cologne. — Le Rhin supérieur. — Les églises. — La fontaine d'Artois. — Une visite au Rhin. —
 Le rôle de Cologne au moyen âge. — Un personnage curieux. — Le grand portail de l'église
 principale. — Le bras du bras du Rhin. — Plaisance de la ville. — La Halle. — Un
 petit-commerçant des Villes-de-Rhin. — Histoire de Cologne. — Le cathédrale. — L'histoire
 de ville. — Les travaux publics.

Le premier spectacle à contempler en arrivant à Cologne par la Belgique, c'est le Rhin. Il ne faut pas, comme à Strasbourg, aller le chercher à une lieue : il est là, devant vous, fier et superbe, sillonné par des bateaux à vapeur et par des trains de bois qui descendent à Rotterdam, emportant toute une population. Sur le quai, encombré de tonneaux, de marchandises et d'échoppes; sur le pont de bateaux qui relie Cologne à Deyts, on est poursuivi par des personnes étrangères qui savent juste assez de français pour vous demander si vous avez besoin d'un guide. Le guide est une superlatif, une horde bordée par un fleuve. La corde du fleuve est le meilleur guide pour se diriger dans l'arc de la ville. Je remontai dans la rue du Rhin, qui ressemble tout à fait à la rue du Grand-Pont de Rouen et où se trouvent tous les marchands d'eau de toilette, les Farina. Ils s'appellent tous Farina. Je me dirigeai vers la cathédrale, qui porte toujours à son sommet inachevé la grande grue symbolique.

J'étais déçus de voir les travaux accomplis depuis trois ans que je n'étais venu à Cologne. Hélas! cinq cents ouvriers travaillent tous les jours, ils sont là, dans leurs chantiers, sculptant et égayant la pierre, et cependant il semble que l'œuvre n'avance pas. Quand la nef et le transept monteront-ils jusqu'à la hauteur de l'abside?



Étrange destinée de cette cathédrale de Cologne! Commencée à l'époque de la plus grande ferveur du moyen âge, interrompue au quinzième siècle, elle se continue au dix-neuvième, à l'aide de subsides schismatiques. Le roi de Prusse s'est engagé à donner 50,000 thalers (187,500 fr.) par an, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement terminée; le prince de Prusse fait également des libéralités à la cathédrale catholique; les sociétés musicales de Cologne donnent en Angleterre et en France des concerts dont le produit est destiné à l'achèvement de leur église. J'ai vu, un jour, placardée sur les murs de Londres une grande affiche jaune qui annonçait à la *nobility*, à la *gentry* et au *common people* que les exécutants de Cologne, « voulant contribuer à l'achèvement du plus vaste édifice de la chrétienté, » auraient l'honneur de donner un concert, tel jour à telle heure. De Londres, ils ont été dans les comtés, puis en Écosse, et l'on a pu payer les ouvriers et acheter de la pierre. Il ne faut pourtant qu'une quinzaine de millions pour achever cette église, mais c'est une église. Ah! si c'était un chemin de fer!

Le suisse, qui m'accompagnait pendant que je visitais les ateliers, me donnait l'assurance que le transept et la nef seraient terminés dans huit ans, et que dans trente ans les deux tours seraient enfin debout! Je n'ai pas voulu contredire ce brave homme, mais je doute que les 50,000 thalers annuels du roi de Prusse, les recettes des sociétés musicales et les libéralités particulières puissent suffire pour mener jusqu'à la fin cette œuvre gigantesque. Les bonnes femmes de Cologne sont convaincues, elles aussi, que la cathédrale ne s'achèvera jamais. Elles connaissent la légende : l'architecte, volant le plan tracé par le diable, et celui-ci, furieux, jurant que l'édifice resterait éternellement inachevé.

Une des marchandes qui vendent des vues de la cathédrale telle qu'elle est aujourd'hui et telle qu'elle doit être un jour, me disait bien que le diable venait défaire pendant la nuit l'ouvrage fait pendant le jour. Elle ajoutait qu'on l'avait vu ébranlant les pierres de taille avec sa queue, et les emportant sur ses épaules en poussant un

grand éclat de rire. J'eus beau lui dire, pour la rassurer, qu'elle croyait le diable beaucoup plus méchant et surtout beaucoup plus puissant qu'il n'était, que depuis six ou sept siècles, d'ailleurs, sa colère avait eu le temps de se calmer; elle me répétait en hochant la tête : « Je vous dis que tout cela est de l'argent perdu, plus on travaillera, moins on avancera. » Et je la laissai plus persuadée que jamais que les maçons en seraient pour leur peine, et qu'il en était de la cathédrale de Cologne comme de la toile de Pénélope.

On voit que le diable jouit encore de sa vieille popularité à Cologne. Cependant, je suis certain qu'au moyen âge, où il était un personnage bien plus important qu'aujourd'hui, pas une bonne femme de Cologne ou d'ailleurs n'eût voulu croire à son triomphe définitif. Ainsi que l'a très-bien fait remarquer M. Saint-Marc Girardin, on a accordé au diable, depuis quelque temps, une trop grande puissance et une trop grande réputation d'esprit et d'habileté. Il a été surfait comme beaucoup d'autres. Au moyen âge, nous le voyons triomphant pour un instant dans ses entreprises, mais finalement toujours dupe et vaincu; le dernier moine était plus fin que lui. A Cologne, un architecte lui vole le plan de la cathédrale, et le met en fuite avec un signe de croix; à Aix-la-Chapelle, les sénateurs et les bourgeois n'ayant plus d'argent pour finir leur église, le diable leur donne force tonnes d'or, mais à la condition qu'il s'emparera de l'âme de la première personne qui entrera dans la nef le jour de la dédicace; bourgeois et sénateurs acceptent le marché, et au jour dit, ils poussent un loup dans l'église. A Mayence, à Worms, à Spire, à Strasbourg, partout le diable joue le rôle d'un Géronte berné au dénouement. Comment, après cela, la bonne femme de Cologne peut-elle encore soutenir que le diable renverse les pierres de la cathédrale avec sa queue?

Pour bien juger du progrès des travaux de la cathédrale, il faut escalader les deux cent soixante marches qui conduisent à la galerie extérieure de l'abside. De là on voit les maçons à l'œuvre, taillant, découpant et posant la pierre. On a établi sur le sommet encore

inachevé de la nef, une espèce de chemin de fer pour transporter plus facilement les énormes blocs de granit soulevés par les grues.

— Ce granit rouge que vous voyez, me disait le suisse, nous est fourni par le roi de Wurtemberg.

— C'est un cadeau qu'il fait à l'église ?

— Oh ! répondit le suisse, il nous donne sa pierre comme l'épicier nous donne son sucre.

Je compris par cette réponse que Sa Majesté wurtembergeoise était assez mal notée dans l'esprit du suisse et du chapitre.

Du haut de cette galerie qui tourne autour de l'abside, la vue est magnifique. On aperçoit, à deux ou trois lieues sur la rive gauche du Rhin, Muelheim, sentinelle avancée de la Westphalie; Dusseldorf, la ville des artistes, puis une quantité de petits villages aux maisons peintes, et qui semblent fraîchement sorties d'une boîte de Nuremberg. Tout au bout de l'horizon, un point noir qui doit être Aix-la-Chapelle. Par un temps clair, et avec une lorgnette, on peut sans doute apercevoir de la cité d'Agrippa la ville de Charlemagne. De l'autre côté, Bonn et ce nid de légendes merveilleuses qui s'appelle les Sept-Montagnes; au pied du dôme, les maisons à toits pointus apparaissent comme des capucins de cartes rangés en bataille par la main d'un enfant. Puis de toutes parts des églises, de vieux couvents, la tourelle Turmchen et la superbe tour de Buyenthurme, du haut de laquelle un évêque de marbre bénit le Rhin, toujours couvert de bateaux qui partent ou qui arrivent. Le voyageur qui passe à Cologne doit monter sur la cathédrale, s'il ne veut pas perdre un des plus beaux points de vue de cette partie de l'Allemagne si riche en panoramas.

Cologne est curieuse à visiter comme toutes les vieilles cités; elle renferme toutes sortes de monuments intéressants, entre autres l'hôtel de ville et l'église (aujourd'hui fermée) de Sainte-Ursule, où l'on suit, dans une série de petits tableaux, l'épopée des onze mille vierges. C'est une ville triste, chagrine, à qui manque la vie d'autrefois. Elle n'a qu'une seule rue commerçante, celle qui descend vers le

Rhin, la rue des Farina et des marchands de cigares, et la place du Vieux-Marché. Au moment où je la traversais, un magasin de vêtements confectionnés, une *Belle-Jardinière* arrivant de Paris faisait sensation. Dans les quartiers éloignés, ce ne sont que vastes cours, sur l'emplacement desquelles des cloîtres s'élevaient jadis. Le vide est partout, ce n'est plus que l'ombre de cette grande ville ecclésiastique, autrefois si vivante. Les moines, les abbés, les nonnes, la cour de l'archevêque-électeur, tout cela a disparu avec l'activité commerciale et n'a pas encore été remplacé. La solitude est telle dans les rues éloignées du centre qu'on peut les parcourir, à de certains moments, sans y rencontrer personne; on ne voit, échelonnées de distance en distance, que les sentinelles prussiennes qui montent silencieusement la garde dans des guérites zébrées de bandes noires et blanches.

Les villes d'Allemagne favorisées par des empereurs et des princes contre d'autres princes et seigneurs grandirent sous cette double protection. Celles qui ne l'avaient pas reçue s'en passèrent en conquérant à force armée les libertés municipales dont elles avaient besoin. Dans chacune des grandes résidences épiscopales, la jeune bourgeoisie chassa le commandant de l'évêque, prit possession du château, organisa une milice, et s'accrut par des familles de paysans, établies dans ses murs pour échapper aux vexations seigneuriales. La bourgeoisie de chaque ville se gouvernait, s'administrait et se jugeait elle-même d'après des lois faites par son corps législatif. L'empereur seul avait le droit de réviser les procès de leurs tribunaux. Le gouvernement municipal était d'abord entre les mains des échevins, c'est-à-dire des délégués des familles commerçantes (connues sous le nom de *famille tout court*), mais plus tard les ouvriers et les industriels y participèrent aussi, par les maîtres des *métiers*, et le chef des familles ou patriciens fut remplacé par le chef des *métiers*. Les *familles* descendaient de ceux qui, lors de la fondation de la ville, avaient obtenu les lots du terrain, et de ceux qui, devenus plus tard citadins, continuaient à conserver leurs biens-fonds aux envi-

rons de la ville. Les *métiers* se composaient des descendants de paysans.

Beaucoup de gentilshommes maîtres de plusieurs villages achetaient le droit de citoyen dans telle ville, pour s'abriter derrière ses privilèges. Beaucoup de villes exploitaient pour le compte de l'empereur le droit d'imposer des contributions, de battre monnaie, de faire valoir les mines et les terres impériales, etc. Les familles étaient fort bien armées, ne combattaient que sous l'étendard de l'empereur, et devenaient souvent membres de la chevalerie. Bientôt les métiers, trente, soixante fois plus nombreux que les familles, les forçaient par les armes de leur donner tous les droits civiques. La force de ces villes *impériales* ou *immédiates* (c'est-à-dire celles qui étaient immédiatement placées sous la protection de l'empereur et de l'empire, sans avoir affaire à un seigneur quelconque) s'en accrut beaucoup : vingt mille citoyens bien armés habitaient Cologne, autant Aix-la-Chapelle et autant Strasbourg. La capitale du commerce allemand central, la célèbre république Nurnberg, disposait d'une armée civique de trente-cinq mille hommes : les tisserands de Louvain formaient un corps de maîtres fort de quatre mille hommes, et un corps d'ouvriers fort de quinze mille. Les grandes villes commerçantes du Rhin, toutes gibelines, se défendaient avec succès contre les archevêques, les ducs et les comtes. La ville de Cologne, dite *la Sainte*, cette capitale du commerce allemand avec l'Occident, était le dépôt général où tous les négociants allemands et étrangers des quatre points de l'horizon étaient obligés de s'arrêter ; ceux du nord, du sud, de l'occident et de l'orient n'avaient point la permission de franchir cette station rhénane. Par là, elle s'élevait à une importance et à une richesse égales, et il ne faut pas s'étonner que l'avidé archevêque Anglebert de Falkenberg en ait appelé aux armes et à la ruse pour essayer de l'assujettir. A cette époque, Cologne fut déchirée pendant vingt ans par les luttes sanglantes des ouvriers contre les familles patriciennes, et un jour l'archevêque invite Gryne, le maire des ouvriers, à s'entendre avec lui, Gryne, entré dans la cour du château, y est assailli par un

gros lion que l'archevêque a lâché pour déchirer le maire, ce dernier, cependant, ne recule pas; il enfonce sa main gauche, enveloppée de son manteau, dans la gueule du lion et l'égorge avec la main droite. Une paix entre l'archevêque et les habitants fut conclue, sous la médiation du célèbre savant Albert le Grand, le même qui en 1248 fit, selon quelques historiens peu dignes de foi, le plan de la cathédrale, inachevée encore, mais néanmoins la plus grandiose de toutes les cathédrales du globe. Cette paix fut de courte durée; les citadins prennent d'assaut le château archiépiscopal et Anglebert devint leur prisonnier. Relâché à Cologne, il recommence à tourmenter les citadins d'Aix-la-Chapelle, dont il était l'évêque; enfin il redevient prisonnier, est enfermé dans une cage de fer, et meurt en captivité. Des luttes semblables eurent lieu à Leipzig, à Ausbourg, etc.

Dans l'Allemagne septentrionale, les villes n'arrivèrent au régime des métiers qu'avec la réforme de Luther, tandis que dans l'Allemagne méridionale, Ulm et Bâle s'étaient affranchies de leurs familles patriennes depuis le treizième siècle.

L'association des grandes cités commerçantes de l'Allemagne, la *Hanse*, prit naissance aux croisades allemandes contre les mahométans. La gloire de la fondation en revient aux citoyens de Lubeck, favorisés par les privilèges qu'Henri le Lion leur octroya, pour ruiner le commerce des Slaves païens de la mer Baltique. Les négociants croisés de Lubeck, de Brème et de Hambourg, mis en contact avec ceux de Gênes, Pise, Venise et de la Grèce, y apprirent par expérience l'utilité d'une alliance défensive et offensive contre les *faux amis*, les négociants chrétiens de l'Europe méridionale. Repoussés et trompés par tous ces perfides parjures de l'Orient, ils y fondèrent l'Ordre des chevaliers de la Sainte-Vierge, pour soigner les malades et les malheureux d'origine allemande; puis, revenus en Allemagne, ils formèrent en 1241, la confédération maritime et commerciale, dite la Hanse. D'abord lente et embarrassée, son activité politique devint à plusieurs reprises telle, que les rois de Suède, de Norwège, de Danemark et d'Angleterre, se courbèrent de-

vant son glaive victorieux. La flotte des Hanséates s'empara dans la Suède, le Danemark et la Norvège, des capitales de Stockholm, Copenhague et Bergues, et le maire de Lubeck décida plus d'une fois des trônes scandinaves. Les comptoirs principaux de la Hanse étaient, en outre, à Londres (depuis 1205, le célèbre édifice Guildhall servait de salle de réunion aux négociants de la ville de Cologne), à Bruges en Flandre et à Novogorod en Russie. Les comptoirs à l'étranger étaient souvent dans des châteaux-forts, avec fossés et pont-levis, dont la garnison, toujours armée, se composait de marchands allemands, envoyés pour un certain temps; aucun d'eux n'eut le droit de se marier à l'étranger tant qu'il fut de service. Les soixante-dix villes commerçantes de la Hanse, envoyaient leurs représentants à la diète hanséatique dans la ville de Lubeck, capitale de toute l'association. Lubeck, avec ses archives, la caisse centrale et le directoire, présidait; son remplaçant était Cologne. Les quatre *quartiers* (sections) de l'association se composaient, au quinzième siècle: 1° des villes *vindiques*, avec la capitale Lubeck, puis Hambourg, Brême, Kiel, Rostoch, Stettine, Lunebourg, l'île de Gothland, etc.; 2° des villes *de l'ouest*, avec la capitale Cologne, puis des villes de la Westphalie, Soest, Osnabruck, Munster, Vésel, Paderborn, et de celles de la Hollande, Amsterdam, Utrecht, Maëstricht, Groningue, etc.; 3° des villes *saxonnes*, avec la capitale Brunsvick, puis Halle, Magdebourg, Göttingue, Goslar, Erfurt, Mulhouse, Nordhouse, Brandebourg, Francfort-sur-l'Oder, Breslau, etc.; 4° les villes *de l'est*, avec la capitale Dantzig, puis Elbing, Thorn, Coulme, Kœnigsberg, Riga, Révalette. L'ordre des chevaliers allemands de la Sainte-Vierge, possesseur du pays des anciens Borussiens, aux bords de la mer Baltique, était aussi représenté aux assemblées hanséatiques.

Malheureusement, la Hanse n'était pas d'accord. Les villes du Rhin et de l'Elbe exigeaient sa protection contre les princes d'Allemagne; les villes maritimes ne pensaient qu'à faire du commerce maritime; les villes de la mer Germanique, grondant contre les villes flamandes si industrielles, qui préféraient le commerce avec l'Italie, ne rencon-

traient que de l'indifférence chez les villes de la mer Baltique. Cette jalousie commerciale des Flamands industriels les éloignait peu à peu de l'empire, et fut habilement exploitée par les rois de France.

Les bourgeois de la Hanse ont eu le tort de laisser exister à côté d'eux tant de princes et seigneurs allemands, au lieu de suivre l'exemple des républiques commerçantes d'Italie, qui réussirent à absorber la plupart des seigneurs lombards. En outre, les Hanséates, loin d'être manufacturiers, ne s'occupaient que du transit, transportant par terre les produits naturels et industriels entre l'Orient, le Nord, le Midi et l'Occident.

La grande route de l'Asie conduisait par Novogorod, Riga, Breslau et Leipzig; celles du Midi et de l'Orient (par Venise) aboutissaient à Ulm, sur le Danube, et à Nurnberg. Ces deux puissantes républiques ont la gloire d'avoir créé l'industrie allemande; Nurnberg surtout l'a cultivée à un point très-remarquable.

Quant à sa politique extérieure, la Hanse s'efforçait d'avoir partout le monopole; elle l'a possédé en Angleterre jusqu'au quinzième siècle, et en Scandinavie elle ne la perdit qu'après des guerres extrêmement sanglantes. Son but principal était le commerce avec le nord de l'Europe; elle en exportait du fer, des harengs et des fourrures. L'Allemagne envoyait du vin, de la bière, du blé, de la toile, des armes; la Bohême, des métaux et des pierres précieuses; la Flandre, des draps. Le Danube, cette magnifique artère commerciale entre l'Allemagne, la mer Noire et l'Asie, étant, pour ainsi dire, bouchée par l'inimitié des Hongrois, des Serbes, des Valaques et des Grecs, le commerce hanséatique se porta sur le Rhin, et ce fut là qu'il livra jour par jour des combats acharnés à tous les nombreux princes et seigneurs rhénans qui, infestaient le passage par des taxes et des impôts établis le long de ce fleuve si beau et si utile. Voilà comment les seigneurs d'Allemagne ont gêné le commerce de leur nation. En effet, les Anglais du moyen âge avaient déjà raison de dire: « Les octrois du Rhin sont une preuve de l'étonnante folie des Allemands (*Mira Germanorum insania*). Même aujourd'hui, après tant de bou-

leversements, il doit rester encore quelque chose de cette folie, autrement on ne s'expliquerait pas pourquoi plusieurs parties de l'Allemagne s'obstinent à se tenir en dehors de la confédération douanière (zollverein).

Cologne est une des plus anciennes villes de l'Allemagne, elle s'appelait du temps de la domination romaine *Colonia Agrippina*. Vitellius s'y proclama empereur, Trajan y commandait comme préfet lorsqu'il fut appelé à partager le trône impérial. Constantin y fit commencer la construction d'un pont de pierre. Après avoir été ravagée par Attila, prise par Théodoric, elle devint une des principales résidences des rois d'Austrasie. Elle subit ensuite le sort commun, elle fut saccagée par les Normands. En 1201 elle entra dans la ligue hanséatique, et dès lors sa puissance devint immense. En 1212 elle était proclamée ville libre impériale et elle pouvait mettre sur pied une armée de trente mille combattants. En 1333, Pétrarque, la visitant, écrivait au cardinal Colonna : « Que cette ville est belle ! quelle merveille de trouver une telle cité dans un pays barbare ! quelle dignité dans les hommes ! que de grâce, que de tendresse dans les femmes ! »

C'est à partir de la découverte de l'Amérique que commence la décadence de Cologne. Le nouveau monde donnait une direction nouvelle au commerce de l'Orient. Puis des luttes intestines entre les patriciens et les corps de métiers, les prétentions des archevêques qui, ne pouvant supporter les franchises des villes impériales, faisaient tous leurs efforts pour les faire descendre au rang de villes électorales, tout cela contribua à hâter la décadence de la vieille cité d'Agrippa ! Ajoutons qu'on commit la faute d'expulser les juifs d'abord, puis les protestants, qui allèrent porter leur industrie à l'étranger. Quand Cologne tomba sous la domination française, elle n'était plus que l'ombre de la Cologne du moyen âge ; elle comptait à peine quarante mille habitants, sur lesquels douze mille mendiants qui venaient chaque jour se ranger devant les portes des églises et des chapitres pour recevoir la distribution des vivres ; chaque pauvre avait sa place

marquée, et l'enfant héritait de la place de son père. Cologne comptait, assure-t-on, autant d'églises qu'il y a de jours dans l'année; le gouvernement français en supprima un grand nombre, sécularisa les couvents, et supprima beaucoup d'abus. En 1815, Cologne échut à la Prusse.

La principale curiosité de Cologne, c'est le dôme ou la cathédrale. Que de volumes ont été consacrés à son histoire et à sa description! L'église qui existait avant celle d'aujourd'hui datait de Charlemagne. En 1163, Frédéric Barberousse l'enrichit des reliques des trois rois mages qui vinrent des régions de l'Orient adorer l'enfant Jésus.

A cette époque, tous les regards de la chrétienté se tournaient vers la Palestine, des milliers de soldats s'enrôlaient sous la bannière de la croix. Avant de commencer leur lointain et périlleux voyage, les pèlerins armés de l'Allemagne et des contrées voisines accouraient à Cologne au tombeau des Mages, priant Dieu de faire luire à leurs yeux une étoile qui les conduisit à Jérusalem. L'enthousiasme des croisades fut la source de dons considérables, et l'abondance des offrandes fit naître l'idée de reconstruire la cathédrale, lorsqu'un incendie, dévorant l'ancien édifice, on résolut de se mettre immédiatement à l'œuvre.

Le siège archiépiscopal de Cologne était occupé par Conrad de Hochsteton, prélat d'un esprit hardi et entreprenant. Il posa solennellement la première pierre de la cathédrale actuelle le 14 août 1248. Conrad publia une bulle du souverain pontife, concédant une indulgence d'un an et quarante jours à quiconque concourrait à l'érection et à l'ornement de la basilique.

Le plan de l'édifice, tracé par un architecte dont le nom est resté inconnu, est calqué sur celui de la cathédrale d'Amiens. La différence des dimensions, plus considérables à Cologne qu'à Amiens, est établie sur une échelle dont les proportions ont été retrouvées. Éblouis par la grandeur du nouvel édifice, l'heureuse combinaison des lignes, la beauté de l'ordonnance, la hardiesse de la structure, l'originalité

de la coupole gothique, l'élancement des flèches, la régularité de l'ensemble et la variété des détails, les contemporains, frappés en même temps d'une admiration superstitieuse, regardèrent la conception de cette œuvre gigantesque comme supérieure au génie de l'homme, et l'attribuèrent à l'intervention du démon. C'est ce qui a donné lieu à la légende suivante :

Depuis plusieurs heures, un homme était assis sur le bord du fleuve qui coule majestueusement aux pieds de ces remparts que soixante ans plus tôt avait érigés Philippe de Heinsberg ; et depuis plusieurs heures son front pensif ne s'était pas relevé. Cet homme était le premier maître d'œuvre du temps ; trois siècles plus tard on l'eût appelé le prince des architectes.

L'archevêque de Cologne lui avait dit : « Maître, il faut élever ici une cathédrale qui l'emporte en grandeur et en magnificence sur tous les monuments du monde. » L'artiste avait répondu : « Je le ferai. » Et il pensait aux moyens de tenir une promesse dont il était effrayé lui-même ; il cherchait le plan merveilleux qui devait illustrer sa patrie et immortaliser son nom ; mais rien ne se présentait à son esprit qui lui parût réaliser ce prodige, qu'il concevait et ne pouvait enfanter.

Un vieillard inconnu était venu s'asseoir près de lui, et, le regardant d'un air moqueur, semblait jouir de sa peine, applaudir à son désespoir ; de temps en temps il faisait entendre une petite toux sèche, et quand il était parvenu à attirer l'attention de l'artiste, d'une baguette qu'il tenait à la main il traçait rapidement sur le sable des lignes qui s'effaçaient aussitôt. Ces lignes, c'était le plan qui toujours échappait à l'architecte, et dont même alors il ne pouvait saisir la fugitive image. — Tu voudrais bien avoir ce plan ? lui dit l'inconnu. — Je le payerais de tout ce que je possède. — Je n'exige pas tant. Le monument que tu élèveras sera l'envie et le désespoir éternels de tous tes successeurs, l'admiration des siècles à venir, et ton nom, brillant entre tous, passera à la postérité la plus reculée. Ta vie sera longue ; elle s'écoulera dans la gloire, les richesses, les plaisirs... Pour

tout cela, je ne demande que ton âme, quand le terme de ta vie sera arrivée. — *Vade retrò, Satanas!* s'écria l'artiste épouvanté. Mieux vaut le néant de l'oubli que la damnation éternelle. — Patience, dit Satan; réfléchis; nous nous reverrons, et il disparut.

« Le maître d'œuvre rentra dans son humble demeure plus sombre, plus rêveur encore qu'il n'en était sorti; il ne put fermer l'œil de la nuit. La gloire, les richesses pour de longues années, et tout cela pour un mot! En vain s'efforçait-il de secouer cette tentation fatale; à chaque instant, à chaque pas, il rencontrait le tentateur, qui lui montrait le plan insaisissable; il succomba.

« — Demain, à minuit, dit Satan, trouve-toi à cette place; je t'apporterai le plan et le pacte que tu vas signer; l'artiste remonta dans la ville, partagé entre les remords et les rêves d'orgueil et d'ambition. Les remords l'emportaient, et, avant l'heure du rendez-vous, il avait tout confié à son confesseur. — Ce serait, pensa celui-ci, un coup de maître de tromper Satan lui-même et de lui arracher le fameux plan, sans le payer au prix d'une âme; et il traça à l'artiste la conduite qu'il avait à tenir.

« A l'heure convenue, les deux parties étaient en présence: — Voici, dit Satan, voici le plan et le pacte; prends et signe. Prompt comme l'éclair, le maître d'œuvre saisit le plan d'une main, et de l'autre brandit un morceau de la vraie croix, que lui avait confié le rusé confesseur. — Je suis vaincu! s'écria Satan; mais tu tireras peu de profit de ta trahison. Ton nom restera inconnu et ton œuvre à jamais inachevée.

Lorsque l'archevêque Conrad de Hochleten eut jeté les fondements de la cathédrale, les dons arrivèrent en abondance; princes et sujets luttaient de libéralité. Aussi pendant les premières années les travaux furent-ils poussés avec une ardeur incroyable. Malheureusement la discorde se mit entre le prélat et les habitants. La construction ressentit le contre-coup de ces luttes, le zèle se refroidit. Le successeur de Conrad, Angelbert de Falkembourg, ayant eu lui-même des démêlés avec la ville, la quitta et se retira à Bonn.

Le treizième siècle, si fécond en grandes œuvres, ne finira pas avant que les travaux reçoivent une vive impulsion de l'archevêque Wichbold de Hotte; c'est pour l'édifice comme une ère nouvelle. Les dons reviennent comme par le passé. On organise une confrérie en l'honneur de saint Pierre. Les membres de cette association prennent l'engagement de fournir chaque année des sommes considérables. Un essaim d'ouvriers entoure le bâtiment. Les durs matériaux arrachés aux rochers du Drakenfels sont transportés sur les bateaux du Rhin et prennent sous le ciseau des formes élégantes. Déjà les hautes voûtes du chœur dessinent leurs courbes savantes; les nefs absidales s'ouvrent à la circulation. En 1332, le chœur et les chapelles sont consacrés au milieu d'une affluence immense.

A partir de ce moment les luttes recommencent, et les fonds sont dilapidés. Repris et abandonnés plusieurs fois, les travaux ne marchent plus qu'avec une extrême lenteur. Vers le commencement du seizième siècle, la foi commençant à s'éteindre, les ateliers étaient déserts, les ouvriers dispersés.

Les intempéries des saisons transformèrent en ruines les murailles inachevées. A peine les ressources du chapitre suffisaient-elles aux plus urgentes réparations. La Révolution française avait fait de la cathédrale de Cologne un magasin à fourrages; Napoléon s'émeut à la vue de ce grand monument sur le point de passer à l'état de ruine pittoresque selon l'expression d'un agent du gouvernement français; l'Empereur fit exécuter quelques travaux. Si ces premières tentatives furent insuffisantes pour réparer tant de désastres, elles furent au moins le point d'arrêt dans la marche du vandalisme, le signal des réparations était donné. Ajoutons que le retour vers l'étude des monuments du moyen âge, en inspirant un vif enthousiasme pour les œuvres trop longtemps dédaignées, attira une foule d'admirateurs autour de l'édifice de Conrad de Hochsleten. Tout à coup, un immense cri retentit sur les rives du Rhin: « Achevons la cathédrale de Cologne! » Des associations s'organisèrent spontanément, et le roi Frédéric-Guillaume IV posa la première pierre de l'achèvement de

l'édifice. On assure que dans trente ans le couronnement sera posé et que les deux flèches s'élanceront dans les nues à la même hauteur que les flèches de Strasbourg.

« Comme dans tous les édifices à ogives qui n'ont pas été bâtis d'un seul jet, dit M. l'abbé Bourrascé, on remarque à Cologne des différences dans l'ornementation des diverses parties du monument, c'est la variété dans l'unité. Les architectes, depuis le treizième siècle jusqu'au commencement du seizième, tout en respectant le plan adopté, en conservant les dispositions générales, ne craignaient pas d'exécuter les détails suivant le goût dominant à chaque époque. C'est ainsi que la noble simplicité du treizième siècle fit place à la richesse mesurée du quatorzième siècle et à la folle prodigalité du quinzième. »

En regardant la cathédrale de Cologne du côté de l'abside, on la croirait entièrement achevée. Vingt-huit arcs-boutants s'appuient sur autant de contre-forts surmontés d'élégantes pyramides.

Chacune de ces pyramides présente douze niches destinées à recevoir des statues, dont quelques-unes existent depuis longtemps. Rien ne peut donner idée de l'abondance et de la délicatesse des ornements. La vue est éblouie de tant de fines et charmantes sculptures; l'esprit n'est pas moins frappé de la perfection qui brille dans chaque partie, et des ressources infinies d'un ciseau aussi adroit qu'intelligent. On s'explique alors comment la cathédrale de Cologne a été saluée reine des cathédrales et perle des églises gothiques. Cette impression s'accroît encore lorsqu'on pénètre dans le chœur, dont les voûtes légères et comme aériennes semblent suspendues dans le ciel, tant les colonnes sont élancées, les fenêtres largement ouvertes, et toute la structure intérieure élégante et hardie. L'admiration est portée à son comble par l'harmonie qui règne entre tous les membres du corps de l'édifice, semblable à celle qui constitue la beauté du corps humain.

Le maître-autel fut érigé en 1346 par l'archevêque Guillaume de Gennep. La table et la plinthe sont en marbre noir; elles forment l'encadrement du tombeau d'autel, en marbre blanc, orné d'un bas-

relief représentant le couronnement de la sainte Vierge, et des statuettes des douze apôtres.

L'étranger s'arrête avec respect devant la tombe de Conrad de Hochsteten, fondateur de l'église actuelle; devant celle de Philippe de Heinsberg, dont la forme curieuse est destinée à rappeler que ce prélat fit construire les remparts de la ville de Cologne; il ne manque pas de jeter un regard de compassion sur la pierre qui recouvrait les restes de la reine Marie de Médicis, morte exilée en 1642. Mais ce qui excite plus vivement son intérêt, c'est la chapelle des Trois-Rois. La châsse des Mages est renfermée dans un édifice moderne en marbre de diverses couleurs. Elle est en cuivre doré et émaillé, une portion est en vermeil, et la façade en or pur. Ce grand reliquaire est un chef-d'œuvre d'orfèvrerie du douzième siècle; le travail en est d'une complication et d'une perfection surprenantes. Il ne cède qu'à la châsse des grandes reliques d'Aix-la-Chapelle. On voit incrustées à la surface plus de quinze cents pierres fines ou pierres gravées, d'une valeur considérable, quoique les plus précieuses aient été enlevées en différentes circonstances; on y distingue une topaze d'une grosseur extraordinaire. En 1794, les chanoines emportèrent la châsse à Arnberg, à Prague et à Francfort-sur-le-Mein. Les difficultés du temps les forcèrent à vendre les couronnes de diamants qui ceignaient la tête des Mages; depuis, des cercles dorés garnis de pierres de Bohême les ont remplacées. Au nombre des figures on distingue l'Adoration des Mages, des traits historiques de la vie de Notre-Seigneur, le Jugement dernier, la Sainte-Vierge, les Prophètes, les Apôtres, les Anges, l'archevêque Reinold. Les reliques des trois rois sont entières; on peut aisément les apercevoir, et à la fête de l'Épiphanie on les expose à la vénération des fidèles.

La cathédrale de Cologne a la forme d'une croix et elle s'élève à dix-huit mètres au-dessus du Rhin. Sa longueur totale est de cent quarante mètres, la hauteur des flèches projetées est de cent quarante-deux mètres, la largeur de la façade est de soixante mètres.

Une autre église très-curieuse est l'église de Sainte-Ursule, dont la

construction est inconnue, le chœur et la tour qui est surmontée d'une couronne, sont des constructions modernes. La patronne de cette église a inspiré la légende que voici :

Le roi Vionet régnait au troisième siècle sur les États de la Grande-Bretagne, non soumis à la domination romaine. Quoique les profondes ténèbres du paganisme fussent encore répandues sur son royaume, le roi et sa fille avaient embrassé le christianisme. Un ange était apparu à cette dernière pendant son sommeil, lui ordonnant de se convertir à la religion du Sauveur. Le même ange avait engagé la fille royale à se préparer aux souffrances et même à la mort des martyrs en l'honneur du Christ. Ursule, pleine d'enthousiasme, avait pris la ferme résolution de suivre cette inspiration céleste : et lorsque le prince allemand Agrippinus eut envoyé des ambassadeurs au roi son père, pour lui demander en faveur de son propre fils la main de cette vierge aussi belle que pieuse, celle-ci refusa fermement de contracter ce mariage. Elle aurait également refusé tout autre fils de roi, préférant, disait-elle, sacrifier sa vie au service du seul vrai Dieu et de celui qui subit pour nous la mort sur la croix. Mais l'ange qui lui était apparu une fois, se montra de nouveau et l'engagea à accepter l'offre du prince allemand, parce qu'elle serait en état de convertir et de sauver une âme, et d'accomplir ainsi une œuvre agréable à Dieu. L'ange lui ordonna ensuite de demander à son père un cortège de vierges aussi nombreux que possible ; elle devait d'abord les engager à embrasser le christianisme, et elle les prendrait ensuite avec elle à Cologne, dans le palais de son futur époux. A son arrivée en cette ville, et avant de procéder à l'union désirée, elle devait entreprendre avec toute cette suite un pèlerinage à Rome, puis retourner à Cologne.

En effet, peu de temps après, Ursule s'embarque avec onze mille vierges sur onze navires, passe la mer, et, remontant le Rhin, arrive à Cologne. Elle y est reçue avec tous les honneurs imaginables, mais elle poursuit son voyage jusqu'à Bâle, où le représentant pontifical lui facilite les moyens de continuer son pèlerinage par-dessus les

Alpes. A Rome, Ursule reçoit, avec toute sa suite, la bénédiction du pape Cyriac, et, comme si le représentant du Christ avait prévu leur destinée, il les accompagna à leur retour, afin de les protéger au moins de ses armes spirituelles.

A Mayence, Coman, fils d'Agrippinus, attendait sa fiancée. En la voyant, en admirant cette suite magnifique, il fut bientôt convaincu de la vérité de la nouvelle doctrine. Il se fit chrétien. Quand le mariage fut solennellement célébré, tout le cortège descendit le Rhin pour se rendre à Cologne.

C'est vers cette même époque que les Huns dévastaient les belles contrées de la patrie allemande. Ils arrivaient devant Cologne avec une armée nombreuse, et nonobstant la résistance la plus opiniâtre des assiégés, la ville fut prise d'assaut. Tout ce qui respirait fut massacré par ces barbares ennemis du christianisme; mais leur fureur de cannibales se dirigeait particulièrement contre le pape, contre Ursule et ses compagnes. Celles-ci furent toutes mises à mort après des souffrances et des tortures inouïes. Ursule et son époux moururent les derniers. Mais tous et toutes montrèrent jusqu'au dernier moment de leur vie une constance et un mépris de la mort tels qu'ils étonnaient les païens eux-mêmes. Une seule vierge, dit-on, nommée Cardule, aurait trouvé l'occasion d'échapper à ce massacre général et de se tenir cachée. Mais voyant en esprit toutes ses campagnes jouir de la béatitude et des joies célestes, elle se livra aux mains des barbares, transportée par cette vision.

A cause de sa vie pieuse et de son martyre, Ursule est vénérée comme sainte. A Cologne, l'église qui porte son nom lui est consacrée. C'est dans l'enceinte de cette église que reposent jusqu'à ce jour ses reliques, ainsi que celles des onze mille vierges. Le tombeau de la sainte s'y trouve à la gauche du chœur. Elle y est représentée en albâtre sur un socle de marbre, une colombe blanche est à ses pieds.

Malgré toutes les églises que la Révolution française a supprimées à Cologne, il en reste encore un bon nombre. Celle de Saint-Géron, bâtie, s'il faut en croire la tradition, à l'endroit où, sous le règne de

Dioclétien, saint Géréon fut égorgé avec ses compagnons de la légion thébaine; puis l'église des Apôtres dont la construction intérieure rappelle Sainte-Sophie de Constantinople; l'église Saint-Pierre; l'église Sainte-Cécile, où l'on montre, moyennant quinze groschen, le beau tableau que Rubens peignit pour cette église où il avait été baptisé; l'église de Sainte-Marie-du-Capitole, la plus ancienne des églises de Cologne: elle fut construite, dit-on, par la mère de Charles-Martel. C'est un édifice roman qui a eu le malheur d'être restauré au commencement de ce siècle. On y voit un beau tableau d'Albert Dürer, Marie mourante environnée des apôtres.

Les autres églises de Cologne sont: le grand Saint-Martin; Saint-Pantaléon, dont la fondation date du septième siècle. On y voit la tombe de l'impératrice Théophanie, femme d'Othon II; l'église Saint-Georges; l'église de Sainte-Maria; l'église de Saint-Séverin et l'église Saint-Antoine. En cherchant bien on en trouverait beaucoup d'autres encore.

Le plus curieux et le plus charmant édifice de Cologne, à mon avis, c'est le Bathaus ou l'hôtel de ville. La façade est de tous points charmante. « C'est, dit Victor Hugo, un de ces ravissants édifices-arlequins faits de pierres de tous les temps et de morceaux de tous les styles qu'on rencontre dans les anciennes communes qui se sont elles-mêmes construites lois, mœurs, et coutumes de la même manière. Le mode de formation de ces édifices et de ces coutumes est curieux à observer. Il y a eu agglomération plutôt que construction, croissance successive, agrandissement capricieux, empiétement sur les voisinages; rien n'a été fait d'après un plan régulier et tracé à l'avance; tout s'est produit au fur et à mesure selon les besoins surgissants.

« Ainsi l'hôtel de ville de Cologne, qui a probablement quelque cave romaine dans ses fondations, n'était vers 1250 qu'un grave et sévère logis à ogives, puis on a compris qu'il fallait un beffroi pour les tocsins, pour les prises d'armes, pour les veilleurs de nuit, et le quatorzième siècle a édifié une belle tour bourgeoise et féodale tout à

la fois; puis sous Maximilien, les échevins de Cologne ont senti le besoin de faire la toilette de leur maison de ville; ils ont appelé d'Italie quelque architecte élève du vieux Michel-Ange, ou de France quelque sculpteur ami du jeune Jean Goujon, et ils ont ajusté sur leur noire façade du treizième siècle un porche triomphant et magnifique. Quelques années plus tard il leur a fallu un promenoir à côté de leur greffe, et ils se sont bâtis une charmante arrière-cour à galeries sous arcade, complètement égayées de blasons et de bas-reliefs. Enfin, sous Charles-Quint, ils ont reconnu qu'une grande salle leur était nécessaire pour les encans, pour les criées, pour les assemblées de bourgeois, et ils ont érigé vis-à-vis de leur beffroi et de leur porche un riche corps de logis en brique et en pierre du plus beau goût et de la plus noble ordonnance. Aujourd'hui, nef du treizième siècle, beffroi du quatorzième, porche et arrière-cour de Maximilien, halle de Charles-Quint vieillies ensemble par le temps, chargées de traditions et de souvenirs par les événements, soudées et groupées par le hasard de la façon la plus originale et la plus pittoresque forment l'hôtel de ville de Cologne. »

Ce porche de la renaissance dont parle Victor Hugo est enjolivé d'une série de petits arcs de triomphe et de bas-reliefs représentant César, Auguste, Agrippa, Constantin, Maximilien. Il est impossible de voir un monument plus varié et en même temps plus harmonieux. Dans un des bas-reliefs du porche on remarque un homme terrassant un lion. Voici à quoi fait allusion cette sculpture :

A l'époque où Engelbert de Falkenberg était archevêque de Cologne, les dissentiments entre ce prince ecclésiastique et la ville avaient atteint le dernier degré d'exaspération. D'un côté c'étaient des efforts puissants et opiniâtres agissant dans le but de faire courber les citoyens rebelles sous un joug détesté; de l'autre une résistance obstinée et énergique maintenant les droits bien acquis de la cité et se refusant à toute condescendance. La haine ne pouvait donc manquer de prendre le dessus; aussi chacun des deux partis s'emparait-il de la première occasion pour nuire à l'autre et pour le perdre.

L'archevêque s'efforça dès le commencement de son règne de soumettre la ville à sa volonté. A cette fin, il fit construire, entre autres châteaux, le Bayenthurm, forteresse entourée de fortes murailles et de créneaux. Les vaillants citoyens toutefois ne s'en étonnèrent point; bientôt après ils prirent d'assaut le fort et en chassèrent les soldats ennemis.

Parmi les bourgmestres de Cologne qui, dans ces temps de trouble, s'étaient particulièrement chargés de la défense des droits de cette ville industrielle et puissante, brillaient en première ligne ceux de l'illustre famille Overstolz, et non moins qu'eux le célèbre Hermann Gryn, descendant d'une ancienne famille colonaise. L'opposition énergique de ce champion contre les plans tant publics que secrets de l'évêque, lui attira la haine du chapitre. Aucune intrigue ne fut épargnée pour l'emporter sur cet homme loyal, et toutes les tentatives étant demeurées vaines, on conçut un plan infernal pour le perdre.

Deux chanoines, sous le manteau d'une feinte amitié, cherchèrent à s'insinuer dans les bonnes grâces du bourgmestre. Ils ne réussirent que trop bien auprès de lui.

Le chevalier Hermann Gryn reçut un jour l'invitation de se rendre à un festin qui se donnait au chapitre, il y alla à l'heure indiquée et comme aucun des convives annoncés n'était arrivé, l'un des chanoines proposa d'aller visiter en attendant les appartements de l'immense archevêché, peu connus à cette époque. Gryn se laissa conduire par ses hôtes. Il avait déjà examiné plusieurs pièces, lorsque à l'extrémité d'une allée une porte fut ouverte. Sur l'invitation des chanoines, le bourgmestre sans défiance entra dans une chambre sombre, mais à peine fut-il entré que la porte se referma sur lui et il entendit pousser les verroux. En même temps un lion gigantesque bondit en rugissant d'un des angles de l'appartement, arrêtant sur lui ses regards de feu.

A l'aspect du lion, le bourgmestre d'abord déconcerté rappela aussitôt à son aide toute sa présence d'esprit. Il vit clairement le

piège tendu par ses ennemis et le danger qu'il courrait; par un mouvement rapide, il entoura son bras gauche de son manteau, s'adossa contre le mur et tira son épée du fourreau. Au moment où le lion, excité par un jeûne de quelques jours, s'élançait, le chevalier enfonça dans sa gueule béante son bras enveloppé, pendant que la pointe de l'épée pénétrait profondément dans la poitrine du monstre. Au bout de quelques instants le lion avait cessé de vivre.

Cependant les traîtres ne doutant pas de la réussite de leur forfait se mirent à appeler au secours; à leurs cris, la foule se rassembla et la porte fut aussitôt enfoncée. Au grand étonnement de la multitude et à sa grande joie, on trouva le bourgmestre sain et sauf et l'animal inanimé à ses pieds. Mais au milieu des transports de la foule les chanoines pâlirent. Le bourgmestre dévoila le forfait, et ils n'eurent pas le temps de fuir. Le peuple furieux s'empara d'eux et les pendit haut et court près de la porte de l'archevêché, à l'endroit où se trouvait une grosse porte qui prit à partir de ce moment le nom de Pfäffenthor (Porte aux moines).

Et voilà comme l'exploit de Gryn, que les citoyens colonais se rappellent toujours avec fierté, se voit encore sculpté en bas-reliefs sur le portail de l'hôtel de ville de Cologne.

C'est dans une des salles de l'hôtel de ville que se trouve le musée légué à Cologne par le professeur Wallraff, mort en 1824. On ne pénètre dans ce musée qu'à de certains jours de la semaine, et je n'ai point été assez favorisé pour le voir. Je vais citer ce qu'en dit Victor Hugo qui, à propos des collections et des objets d'art, a touché un point fort intéressant pour le voyageur moderne.

« Outre la cathédrale, l'hôtel de ville et la maison Hach, j'ai visité au Schleis-Kolten, près de Cologne, les vestiges de l'aqueduc souterrain qui, au temps des Romains, allait de Cologne à Trèves et dont on trouve encore aujourd'hui les traces dans trente-trois villages. Dans Cologne même, j'ai vu le musée Wallraf. Je serais bien tenté de vous en faire l'inventaire, mais je vous épargne. Qu'il vous suffise de savoir que si je n'y ai pas trouvé, grâce aux déprédations du

baron de Hubsch, le chariot de guerre des anciens Germains, la fameuse momie égyptienne, et la grande coulevrine de quatre aunes de long, fondue à Cologne en 1400; en revanche, j'y ai vu un fort beau sarcophage romain et l'armure de l'évêque Bernard de Galen. On m'a aussi montré une énorme cuirasse qui passe pour avoir appartenu au général de l'empire Jean de Wert; mais j'ai vainement cherché sa grande épée, longue de huit pieds et demi, sa grande pique, pareille au pin de Polyphème, et son grand casque homérique que deux hommes, dit-on, avaient peine à soulever.

« Le plaisir de voir toutes ces choses belles ou curieuses, musées, églises, hôtels de ville, est tempéré, il faut le dire, par la grave importunité du pourboire. Sur les bords du Rhin, comme d'ailleurs dans toutes les contrées très-visitées, le pourboire est un moustique très-importun, lequel revient à chaque instant et à tout propos piquer non votre peau, mais votre bourse. Or la bourse du voyageur, cette bourse précieuse, contient tout pour lui, puisque la sainte hospitalité n'est plus là pour le recevoir au seuil des maisons avec son doux sourire et sa cordialité auguste. Voici à quel degré de puissance les intelligents naturels de ce pays ont élevé le pourboire. Ici, pour les faits, je n'exagère rien. Vous entrez dans un lieu quelconque; à la porte de la ville, un estafier s'informe de l'hôtel où vous comptez descendre, vous demande votre passe-port, le prend et le garde. La voiture s'arrête dans la cour de la poste; le conducteur, qui ne vous a pas adressé un regard pendant toute la route, se présente, vous ouvre la portière et vous offre la main d'un air béat: pourboire. Un moment après, le postillon arrive à son tour, attendu que cela lui est défendu par les règlements de police, et vous adresse une harangue charabia qui veut dire: pourboire. On débâche, un grand drôle prend sur la voiture et dépose à terre votre valise et votre sac de nuit: pourboire. Un autre drôle met le bagage sur une brouette, vous demande à quel hôtel vous allez et se met à courir devant vous en poussant sa brouette. Arrivés à l'hôtel, l'hôte surgit et entame avec vous ce petit dialogue qu'on devrait écrire dans toutes les lan-

gues sur la porte de toutes les auberges. — Bonjour, monsieur. — Monsieur, je voudrais une chambre. — C'est fort bien, monsieur. (A la cantonnade), Conduisez monsieur au numéro 4. — Monsieur, je voudrais diner. — Tout de suite, monsieur, etc., etc. — Vous montez au numéro 4, votre bagage y est déjà; un homme apparaît, c'est celui qui l'a brouetté à l'hôtel : pourboire. Un second arrive, que veut-il? C'est lui qui a apporté vos effets dans la chambre. Vous lui dites : C'est bon, je vous donnerai en partant comme aux autres domestiques. — Monsieur, répond l'homme, je n'appartiens pas à l'hôtel : pourboire. Vous sortez, une église se présente, une belle église. Il faut y entrer; vous tournez alentour, vous regardez, vous cherchez; les portes sont fermées. Jésus a dit : *Compelle intrare*; les prêtres devraient tenir les portes ouvertes, mais les bedeaux les ferment pour gagner trente sous. Cependant une vieille femme a vu votre embarras, elle vient à vous et vous désigne une sonnette à côté du petit guichet. Vous comprenez, vous sonnez, le guichet s'ouvre, le bedeau se montre, vous demandez à voir l'église, le bedeau prend un trousseau de clefs et se dirige vers le portail. Au moment où vous allez entrer dans l'église, vous vous sentez tirer par la manche; c'est l'obligeante vieille que vous avez oubliée, ingrat, et qui vous a suivi : pourboire. Vous voilà dans l'église; vous contemplez, vous admirez, vous vous récriez. — Pourquoi ce rideau vert sur ce tableau? — Parce que c'est le plus beau de l'église, dit le bedeau. — Bon, reprenez-vous, ici on cache les tableaux, ailleurs on les montrerait. De qui est ce tableau? — De Rubens. — Je voudrais le voir. Le bedeau vous quitte et revient quelques minutes après avec un individu fort grave et fort triste. C'est le custode. Ce brave homme presse un ressort, le rideau s'ouvre, vous voyez le tableau; le tableau vu, le rideau se referme et le custode vous fait un salut significatif : pourboire. En continuant votre promenade dans l'église, toujours remorqué par le bedeau, vous arrivez à la grille du chœur qui est parfaitement verrouillée et devant laquelle se tient debout un magnifique personnage splendidement harnaché; c'est le suisse qui a été prévenu

de votre passage et qui vous attend. Le chœur est au suisse. Vous en faites le tour; au moment où vous sortez, votre cicerone empanaché et galonné vous salue majestueusement : pourboire. Le suisse vous rend au bedeau. Vous passez devant la sacristie, ô miracle! elle est ouverte, vous y entrez, il y a un sacristain. Le bedeau s'éloigne avec dignité, car il convient de laisser au sacristain sa proie. Le sacristain s'empare de vous, vous montre les ciboires, les chasubles, les vitraux que vous verriez fort bien sans lui, les mitres de l'évêque, et sous une vitre, dans une boîte garnie de satin blanc fané, quelque squelette de saint habillé en troubadour. La sacristie est vue, reste le sacristain : pourboire. Le bedeau vous reprend. Voici l'escalier des tours; la vue du clocher doit être belle, vous voulez y monter. Le bedeau pousse silencieusement la porte; vous escaladez une trentaine de marches de la vis de Saint-Gilles, puis le passage vous est barré brusquement. C'est une porte fermée. Vous vous retournez, vous êtes seul. Le bedeau n'est plus là. Vous frappez, une face apparaît à un judas, c'est le sonneur; il ouvre et il vous dit : *Montez, monsieur* : pourboire. Vous montez, le sonneur ne vous suit pas; tant mieux, pensez-vous; vous respirez, vous jouissez d'être seul, vous parvenez ainsi gaiement à la haute plate-forme de la tour. Là, vous regardez, vous allez et venez, le ciel est bleu, le paysage est superbe, l'horizon est immense. Tout à coup, vous vous apercevez que depuis quelques instants un être importun vous suit et vous coudoie, et vous bourdonne aux oreilles des choses obscures. Ceci est l'explicateur juré et privilégié, chargé de commenter aux étrangers les magnificences du clocher, de l'église et du paysage. Cet homme-là est d'ordinaire un bègue; quelquefois il est bègue et sourd. Vous ne l'écoutez pas, vous le laissez baragouiner tout à son aise, et vous l'oubliez en contemplant l'énorme croupe de l'église, d'où les arcs-boutants sortent comme des côtes disséquées, les mille détails de la flèche de pierre, les toits, les rues, les pignons, les routes qui s'enfuient dans tous les sens, comme les rayons d'une roue dont l'horizon est la jante et dont la ville est le moyeu; les plaines,

les arbres, les rivières, les collines. Quand vous avez bien tout vu, vous songez à redescendre, vous vous dirigez vers la tourelle de l'escalier ; l'homme se dresse devant vous : pourboire. — C'est fort bien, monsieur, vous dit-il en empochant ; maintenant voulez-vous me donner pour moi ? — Comment ? et ce que je viens de vous donner ? — C'est pour la fabrique, à laquelle je dois deux francs par personne. Mais à présent, monsieur comprend bien qu'il me faut quelque petite chose pour moi : pourboire.

« Vous redescendez. Tout à coup une trappe s'ouvre à côté de vous ; c'est la cage des cloches. Il faut bien voir les cloches de ce beau clocher. Un jeune gaillard vous les montre et vous les nomme : pourboire. Au bas du clocher, vous retrouvez le bedeau qui vous a attendu patiemment et qui vous reconduit avec respect jusqu'au seuil de l'église : pourboire. Vous rentrez à votre hôtel et vous vous gardez bien de demander votre chemin à quelque passant, car le pourboire saisirait cette occasion. A peine avez-vous mis le pied dans l'auberge que vous voyez venir à vous, d'un air amical, une figure qui vous est tout à fait inconnue, c'est l'estafier qui vous rapporte votre passeport : pourboire. Vous dînez, l'heure du départ arrive, le domestique vous apporte la carte à payer : pourboire. Un garçon d'écurie porte votre bagage à la diligence ou à la schellport : pourboire. Un facteur le hisse sur l'impériale : pourboire. Vous montez en voiture, on part, la nuit tombe ; vous recommencerez demain.

« Récapitulons. Pourboire au conducteur, pourboire au postillon, pourboire au débâcheur, pourboire au brouetteur, pourboire à l'homme *qui n'est pas de l'hôtel*, pourboire à la vieille femme, pourboire à Rubens, pourboire au suisse, pourboire au sacristain, pourboire au baragouineur, pourboire à la fabrique, pourboire au sous-sonneur, pourboire au sonneur, pourboire à l'estafier, pourboire aux domestiques, pourboire au garçon d'écurie, pourboire au facteur ; voilà dix-sept pourboires dans une journée. Otez l'église, qui est fort chère, il en reste neuf. Maintenant, calculez tous les pourboires d'après un minimum de 50 centimes et un maximum de 2 fr.,

qui est quelquefois obligatoire (à Aix-la-Chapelle, pour voir les reliques, le pourboire à la fabrique est fixé à un thaler, 3 fr. 75 c.), et vous aurez une somme assez inquiétante. N'oubliez pas que tout pourboire doit être une pièce d'argent. Les sous et la monnaie de cuivre sont copeaux et balayures que le dernier goujat regarde avec un inexprimable dédain.

« Pour ces peuples ingénieux, le voyageur n'est qu'un sac d'écus qu'il s'agit de désenfler le plus vite possible; chacun s'y acharne de son côté. Le gouvernement lui-même s'en mêle quelquefois; il vous prend votre malle et votre porte-manteau, les charge sur ses épaules et vous tend la main. Dans les grandes villes, les porteurs de bagages redonnent au Trésor royal 12 sous et 2 liards par voyageur. Je n'étais pas depuis un quart d'heure à Aix-la-Chapelle, que j'avais déjà donné pourboire au roi de Prusse. »

Ce tableau des vexations du voyageur, sans cesse harcelé par une nuée de mendiants semi-officiels, n'est pas exagéré. Quiconque a voyagé en Belgique, en Italie et sur les bords du Rhin, conviendra que le grand poète, en traçant cette charmante esquisse des tribulations du touriste, est resté dans les strictes limites de la vérité.

Cologne, comme Francfort, comme Mayence, comme Worms et Spire a de vieilles maisons qui arrêtent à chaque pas l'étranger. On voit à Cologne, sur la place du vieux marché, un respectable logis de l'époque romaine, très-étroit, bien qu'élevé de trois étages au-dessus du sol. Dans le Rein-Gasse est un édifice plus important, désigné sous le nom de *Tempelhans*, maison des Templiers. C'est une maison, de style romain, à six étages pyramidant l'un sur l'autre. Un habitant de Cologne qui me faisait l'honneur de m'accompagner, M. Hauchecorne, agent général des chemins de fer français, belges et rhénans, ne put me dire pourquoi cette maison s'appelait *Tempelhans*. Le fait est qu'elle n'a jamais servi de demeure aux Templiers.

Le même M. Hauchecorne voulut bien me conduire devant une ancienne maison crénelée, dont la fondation remonte au quinzième siècle et qui se nomme le *Guizenich*. Le rez-de-chaussée est occupé

par un magasin, au-dessus est une vaste salle dans laquelle, en 1474, un bal fut offert à l'empereur Frédéric III par le sénat de la ville. En 1520, l'empereur Charles-Quint y donna un bal et un banquet. Cette salle immense, qui a reçu des empereurs, est aujourd'hui une sorte de salon-omnibus qui sert à des expositions de tableaux, à des bals et à des concerts.

Voir aussi la maison d'Elzweiler, située au coin de la rue *Haf*, et garnie de créneaux et d'échauguettes; dans la *Sternengasse*, voir la maison où naquit Rubens, en 1577. C'est dans cette même maison que mourut, dans l'exil et dans un état voisin de la misère, la veuve d'Henri IV, Marie de Médicis.

Une autre maison qui m'a été montrée est le prétexte de la légende suivante :

Vers le milieu du quatorzième siècle vivait au nouveau marché, à Cologne, le seigneur d'Aducht (personnage illustre et de grande fortune) avec sa femme dame Richmodis. L'amour le plus tendre qui unissait les deux époux, la paix parfaite qui régnait dans leur intérieur, et leur conduite exemplaire leur avait attiré l'estime universelle; bref chacun voyait en eux l'image d'une union heureuse.

Mais ce bonheur devait être affreusement troublé! Lorsqu'en 1357 la peste ravageait la contrée et enlevait une foule d'habitants, Richmodis fut inopinément frappée de maladie, et peu de jours après, la noble dame était étendue sur le lit de mort. Dans ces temps de terreur où chaque jour enlevait des centaines de victimes, il ne fallait point songer à un enterrement convenable, on avait hâte de faire sortir les morts des habitations; aussi le seigneur d'Aducht se vit-il forcé de faire enterrer sa femme avec toute la célérité et avec le moins de bruit possible au cimetière des Saints-Apôtres.

Toutefois, pour honorer en quelque sorte, dans la mort même, le souvenir de sa femme, il voulut que ses bijoux précieux, ainsi qu'un anneau magnifique, descendissent avec elle au tombeau.

Cette circonstance n'avait point échappé aux fossoyeurs, ils résolurent donc d'ouvrir la tombe pour s'emparer de ces trésors. A l'heure

de minuit ils descendirent dans la fosse. Déjà ils avaient enlevé au cadavre la plupart de ses ornements, et ils allaient détacher de son doigt l'anneau d'un prix infini, lorsque dame Richmodis, qui n'avait été qu'en léthargie, ouvrit les yeux et se releva. Les voleurs, s'imaginant que l'esprit de la défunte allait se venger sur eux de leur sacrilège, prirent la fuite avec une précipitation telle qu'ils laissèrent derrière eux et les bijoux et une lanterne qu'ils avaient apportée. La frayeur de la dame réveillée en se voyant dans le cercueil, n'était pas moindre; ce ne fut qu'après de grands efforts qu'elle parvint à sortir, à se traîner jusqu'à sa demeure. Là tout était plongé dans un profond sommeil, et Richmodis fut obligée de frapper à coups redoublés à la porte, avant que l'un des domestiques s'éveillât pour demander du haut d'une fenêtre le nom de la personne qui désirait entrer à une heure aussi indue; le valet, apprenant le nom et reconnaissant la voix, courut, saisi d'effroi, auprès de son maître, et lui annonça l'épouvantable visite. Le seigneur d'Aducht, n'ajoutant aucune foi au dire de son valet, le traita de sot et d'imbécile, tourmenté de la peur des revenants, et il finit par dire: Il est aussi impossible que ma femme soit ressuscitée, qu'il est impossible que mes chevaux brisent leurs attaches, sortent de leur écurie, et montent au grenier pour regarder par la fenêtre. Mais, à peine eut-il prononcé ces paroles, qu'un piétinement épouvantable se fit entendre dans l'escalier; il vit à sa grande surprise, et non sans effroi, que ses deux chevaux pommelés escaladaient effectivement le grenier. S'armant de tout son courage, il courut alors lui-même ouvrir la porte de la maison, et l'aspect de sa femme venant à lui le convainquit pleinement de la vérité.

Les soins les plus assidus rendirent à Richmodis les forces et la santé. Elle vécut après cet événement pendant une longue série d'années dans une union fortunée, donnant encore à son époux trois fils; mais depuis sa résurrection, et en dépit de la paix de son âme, elle fut toujours sérieuse et absorbée par ses méditations.

On a montré pendant longtemps à Cologne la ci-devant maison

d'Aducht, qui portait l'enseigne : *Aux perroquets*. Aujourd'hui il s'en trouve une autre à la même place, mais on a conservé le souvenir de cet événement. Deux chevaux pommelés, en bois, ont été placés dans cet édifice, regardant par la fenêtre du grenier le nouveau marché et on a donné à la rue attenante le nom de Richmodis.

Cologne est reliée à Deutz par un pont de bateaux, comme Mayence à Castel-Mantz, Coblentz à Ehrenbreistein. C'est à Deutz que vont loger les touristes qui veulent avoir sous les yeux le panorama de Cologne. L'hôtel de Bellevue est sans contredit un des meilleurs et des plus splendides des bords du Rhin.

Il y a à Deutz des *restaurations* dans les jardins desquelles se réunit pendant l'été une certaine partie de la population. On entend de la musique en mangeant et en buvant. Manger en musique est, il paraît, un des plus vifs plaisirs des Allemands. C'est surtout dans ces jardins qu'on est frappé de la beauté du spectacle que présentent Cologne et le Rhin ; la Beyenthurm se dresse tout en face, et l'on voit au-dessus Saint-Séverin, Saint-Martin, Saint-Géréon, Saint-Cunibert et le gigantesque vaisseau de la cathédrale.

C'est à Cologne qu'habita le grand Albert, dont le nom est encore si populaire dans nos campagnes.

Vers le milieu du treizième siècle vivait à Cologne un moine doué des qualités les plus extraordinaires. Ce moine s'appelait Albert de Bollstüdt. Le roi Guillaume, de Hollande, ayant entendu parler des merveilles opérées par ce moine, et se trouvant à Cologne le jour des Trois Rois, fut invité à sa table. Grand fut l'étonnement du roi, lorsque le moine le mena, lui et toute sa suite, dans le jardin du couvent, où tout était couvert de neige et de glace. Mais, à peine se furent-ils assis sur les sièges qui leur avaient été préparés, que tout d'un coup neige et glace disparurent comme par enchantement. Le froid glacial fit place à la douce fraîcheur printanière, et de toutes parts on vit pousser des fleurs, les fleurs faire place aux fruits ; et la température s'éleva à la chaleur la plus cuisante de l'été, de façon que les hôtes cherchèrent l'ombre et que quelques-uns d'entre eux

ôtèrent leurs habits. Albert avait fait préparer aussi un repas splendide pour le prince et sa suite, de beaux jeunes gens élégants et habiles servirent les vins les plus exquis et les mets les plus délicats dans des vases magnifiques. Mais, au moment où les hôtes se laissaient aller à une folle gaieté et qu'ils buvaient à la santé d'Albert, le grand des grands, le repas disparaît tout à coup avec la chaleur de la température et la beauté du jardin. Plus de fleurs dans les parterres, plus d'oiseaux dans les arbres, tout était de nouveau couvert de neige et de glace. Voilà jusqu'à quel point s'était élevé l'art d'Albert, à qui nul de son temps ne fut comparable. S'il faut s'en rapporter à cette légende, les Robert-Houdin d'aujourd'hui sont restés bien loin du grand Albert.